Robert Desnos

État de veille

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Chiharu Shiota, *In Silence* (2002-2024)
Vue de l'installation *The Soul Trembles,* Mori Art Museum, Tokyo, 2019.
Photo : © Sunhi Mang.

Robert Desnos (1900-1945).

ÉTAT DE VEILLE

HISTOIRE D'UN CHAMEAU

Le chameau qui n’a plus de dents,
Ce soir, n’est pas content.
Il est allé chez le dentiste,
Un homme noir et triste,
Et le dentiste lui a dit
Que ses soins n’étaient pas pour lui.
Tas de salauds, qu’il dit le chameau,
Vous êtes venus parmi mes sables
Avec des airs peu aimables,
Des airs de désert, bien sûr,
Aussi sûrs que les pommes sures.
Vous m’avez mis une selle,
Vous m’avez chevauché surmontés d’une ombrelle,
Et va te faire foutre,
Si j’ai mal aux dents…
Mais puisque tu n’as plus de dents !
Précisément, j’ai mal aux dents de n’en plus avoir.
Alors tu désires un râtelier ?
Je voudrais bien voir un chameau porter râtelier !
Un râtelier manger au râtelier !
Le chameau qui n’a plus de dents,
On l’abandonne dans le désert.
Alors il pisse lentement dans le sable
Qui se creuse en entonnoir
Tandis que la caravane s’éloigne,
À travers les dunes creusées en entonnoirs,
À travers les dunes,
Elles-mêmes creusées en entonnoirs.

HISTOIRE D’UNE OURSE

Une ourse fit son entrée dans la ville.
Elle marchait pesamment
Et des gouttes d’eau brillaient dans son pelage
Comme des diamants.

Elle marcha méconnue,
Elle marcha par les rues
Dans son manteau poilu.

La foule passait,
Nul ne la regardait
Et même on la bousculait.

Enfin la nuit tomba à genoux
Laissant ruisseler ses cheveux roux
Dans les ruisseaux pleins de boue,

Dans la mer en mal de marée,
Sur les prairies, sur les forêts
Et sur les villes illuminées.

L’ourse disparut aspirée par les nombres
Avec la foule, avec les ombres
Confondues dans les décombres.

Seuls quelques astronomes,
Embusqués sous des dômes,
Virent passer son fantôme.

Qu’on te nomme Grande Ourse
Tandis que tu poursuis ta course
Vers la lumière et vers ses sources,

Que l’on te pare d’étoiles
Et que du fond de leur geôle
Les prisonniers te voient passer devant le soupirail,

Ourse qu'importe, ourse de plume,
Ourse rugissante et bavant l'écume,
Plus étincelante qu'un marteau frappant l'enclume,

Ourse qu'importe la fable
Et ta piste sur le sable
S'effilochant comme un vieux câble.

J'entends des pas lourds dans la nuit,
J'entends des chants, j'entends des cris,
Les cris, les chants de mes amis.

Leurs pas sont lourds
Mais quand naîtra le jour
Naîtra la liberté et l'amour.

Qu'il naisse demain ou dans cent ans
Il sera fait de lumière et de sang
Et renouvellera les quatre éléments.

Plus lourdes que l'ourse dans la cité
Par le monde je sens monter
La grande invasion, la grande marée.

Grande Ourse au ciel tu resplendis
Tandis que j'écoute dans la nuit
Les cris, les chants de mes amis.

HISTOIRE D'UN TAUREAU

Taureau cornu, arqué, braqué sur la surface ensoleillée de l'arène où la lumière est si éblouissante que l'on distingue à peine de leurs

ombres le torero, le picador et les banderilleros,
Taureau on n’attend plus que ton bon plaisir pour animer ce désert,
Et, ce désert animé, que ton animation pour manifester l’homme.
Mais il existe des taureaux de nuit,
Avec la lune sur leur front,
Des taureaux noirs, des taureaux blancs
Qui galopent à fond de train dans le sommeil des enfants,
Et dont les mugissements ébranlent les villes,
Et qui meurent dans les étoiles, lentement,
En répandant leur sang dans l’immensité du temps.

1936

HISTOIRE D’UNE ABEILLE

Abeille bruissante des matins d’été,
Abeille qui bourdonnes dans la tasse,
Abeille où es-tu allée ?
Abeille bruissante et jamais lasse.

J’ai construit ma ruche
Dans la cervelle d’un enfant
Mais tant va l’abeille à la cruche
Que la fleur fleurit dedans.

Ce furent d’abord les yeux étonnés
Et le miel, et la cire bien construite,
Le sourire et le rire et le mot chantonné
Et la question jamais détruite.

Tant qu’à force de bourdonner
Dans la cervelle de l’enfant

Il finit par s'en étonner
Et par inquiéter ses parents.

Quand il fut approvisionné
De miel et de cire bien mûrs
Alors je l'ai abandonné
Dans le baiser d'une piqûre.

Mais nul jamais ne fera sortir de sa mémoire
Mon bourdonnement à moi, l'abeille,
Et jamais il ne voudra croire
Aux mots pourris qu'on glisse dans l'oreille
Qu'on glisse sournoisement
Dans l'oreille des enfants,
Avec la complicité des parents.

1936

TERRE

Un jour après un jour,
Une vague après une vague.
Où vas-tu ? Où allez-vous ?
Terre meurtrie par tant d'hommes errants !
Terre enrichie par les cadavres de tant d'hommes.
Mais la terre c'est nous,
Nous ne sommes pas sur elle
Mais en elle depuis toujours.

SUICIDÉS

Pendus, égorgés, empoisonnés,
Voici la foule des suicidés :
Le chemin se hérisse, il a la chair de poule.

Poignardés, noyés, précipités,
Brisés par les roues du train,
Suicidés vous n’avez pas gagné.

Vous avez perdu
Frères ! Frères perdus
Qui donnez le mauvais exemple.

1936

RÊVES

Poser sa tête sur un oreiller
Et sur cet oreiller dormir
Et dormant rêver
À des choses curieuses ou d’avenir,

Rêvant croire à ce qu’on rêve
Et rêvant garder la notion
De la vie qui passe sans trêve
Du soir à l’aube sans rémission.

Ceci est presque normal,
Ceci est presque délicieux
Mais je plains ceux
Qui dorment vite et mal,

Et, mal éveillés, rêvent en marchant.

Ainsi j’ai marché autrefois,

J'ai marché, agi en rêvant,
Prenant les rues pour les allées d'un bois.

Une place pour les rêves
Mais les rêves à leur place.

1936

ALORS LA TROMPETTE

Alors la trompette retentira à toutes les portes de la ville
Et des oiseaux s'envoleront au bruit des fanfares.
Ils voleront longtemps au-dessus de la ville
Et, quand ils se poseront,
Déjà nous reposerons

Heureux, joyeux, le cœur contenté,
Dormant dans la nuit qui précédera le premier
lever de soleil du bonheur retrouvé.

1936

À CINQ HEURES

À cinq heures du matin dans une rue neuve et vide
J'entends le bruit d'une voiture qui s'éloigne.
Un avertisseur d'incendie a sa glace brisée
Et les débris de verre resplendissent dans le ruisseau.
Sur le pavé il y a une flaque de sang
Et un peu de fumée se dissout dans l'air.
Ohé ! Ohé ! racontez-moi ce qui s'est passé.
Éveillez-vous ! Je veux savoir ce qui s'est passé.

Racontez-moi les aventures des hommes.

1936

AUJOURD'HUI JE ME SUIS PROMENÉ…

Aujourd'hui je me suis promené avec mon camarade,
Même s'il est mort,
Je me suis promené avec mon camarade.

Qu'ils étaient beaux les arbres en fleurs,
Les marronniers qui neigeaient le jour de sa mort.
Avec mon camarade je me suis promené.

Jadis mes parents
Allaient seuls aux enterrements
Et je me sentais petit enfant.

Maintenant je connais pas mal de morts,
J'ai vu beaucoup de croque-morts
Mais je n'approche pas de leur bord.

C'est pourquoi tout aujourd'hui
Je me suis promené avec mon ami.
Il m'a trouvé un peu vieilli,

Un peu vieilli, mais il m'a dit :
Toi aussi tu viendras où je suis,
Un dimanche ou un samedi,

Moi, je regardais les arbres en fleurs,
La rivière passer sous le pont
Et soudain j'ai vu que j'étais seul.

Alors je suis rentré parmi les hommes.

1936

COUPLET DES PORTES SAINT-MARTIN ET SAINT-DENIS

Porte Saint-Martin, Porte Saint-Denis,
Voir briller la lune à travers la voûte,
Porte Saint-Martin, Porte Saint-Denis,
Du nord vers le sud s'allonge la route,
Porte Saint-Denis, Porte Saint-Martin,
Au nord ou au sud suivre son chemin,
Porte Saint-Denis, Porte Saint-Martin,
Passer sous la voûte au petit matin,
Porte Saint-Martin, Porte Saint-Denis,
Boire un café noir avec des amis,
Porte Saint-Martin, Porte Saint-Denis,
Quand le ciel blanchit au petit matin,
Porte Saint-Denis, Porte Saint-Martin,
Dans l'aube noyer les anciens chagrins,
Partir en chantant vers un but lointain,
Avec nos copains, avec nos amis,
Porte Saint-Denis, Porte Saint-Martin
Par un beau soleil, par un beau matin.

1942

COUPLETS DE LA RUE SAINT-MARTIN

Je n'aime plus la rue Saint-Martin
Depuis qu'André Platard l'a quittée.

Je n’aime plus la rue Saint-Martin,
Je n’aime rien, pas même le vin.

Je n’aime plus la rue Saint-Martin
Depuis qu’André Platard l’a quittée.
C’est mon ami, c’est mon copain.
Nous partagions la chambre et le pain.
Je n’aime plus la rue Saint-Martin.

C’est mon ami, c’est mon copain.
Il a disparu un matin,
Ils l’ont emmené, on ne sait plus rien.
On ne l’a plus revu dans la rue Saint-Martin.

Pas la peine d’implorer les saints,
Saints Merri, Jacques, Gervais et Martin,
Pas même Valérien qui se cache sur la colline.
Le temps passe, on ne sait rien.
André Platard a quitté la rue Saint-Martin.

1942

COUPLET DE LA RUE DE BAGNOLET

Le Soleil de la rue de Bagnolet
N’est pas un soleil comme les autres.
Il se baigne dans le ruisseau,
Il se coiffe avec un seau,
Tout comme les autres,
Mais, quand il caresse mes épaules,
C’est bien lui et pas un autre,
Le soleil de la rue de Bagnolet
Qui conduit son cabriolet
Ailleurs qu’aux portes des palais,

Soleil, soleil ni beau ni laid,
Soleil tout drôle et tout content,
Soleil de la rue de Bagnolet,
Soleil d'hiver et de printemps,
Soleil de la rue de Bagnolet,
Pas comme les autres.

1942

COUPLET DU TROTTOIR D'ÉTÉ

Couchons-nous sur le pavé,
Par le soleil chauffé, par le soleil lavé,
Dans la bonne odeur de poussière
De la journée achevée,
Avant la nuit levée,
Avant la première lumière
Et nous guetterons dans le ruisseau
Les reflets des nuages en assaut,
Le coup de sang de l'horizon
Et la première étoile au-dessus des maisons.

1942

COUPLET DU VERRE DE VIN

Quand le train partira n'agite pas la main,
Ni ton mouchoir, ni ton ombrelle,
Mais emplis un verre de vin
Et lance vers le train dont chantent les ridelles
La longue flamme du vin,
La sanglante flamme du vin pareille à ta langue

Et partageant avec elle
Le palais et la couche
De tes lèvres et de ta bouche.

1942

COUPLET DU BOUCHER

La belle, si tu veux, je ferai ton lit
Dans le décor sanglant de ma boutique.
Mes couteaux seront les miroirs magiques
Où le jour se lève, éclate et pâlit.

Je ferai ton lit creux et chaud
Dans le ventre ouvert d'une génisse
Et, quand tu dormiras, pour qu'il te rajeunisse
Je veillerai sur lui comme un bourreau sur l'échafaud.

1942

FANTÔME

Arrête-toi ! Je suis ici, mais tant de nuit
Nous sépare qu'en vain tu fatigues ta vue :
Tu te tais car l'espace, où se dissout la rue,
Nous-même nous dissout et nous saoule de bruit.

C'est l'heure où, panaché de fumée et de suie,
Le toit comme une plage offre au fantôme nu
Son ardoise où mirer le visage inconnu
De son double vivant dans un miroir de pluie.

Fantôme, laisse-nous rire de ta sottise.
Tu habites les bois, les châteaux, les églises
Mais tu es le valet de tout homme vivant.

Aussi n'as-tu jamais fait de mal à ces êtres
Tant, s'ils ouvraient un soir la porte et les fenêtres,
Te dissoudrait la nuit dans le bruit et le vent.

1942

AU TEMPS DES DONJONS

As-tu déjà perdu le mot de passe ?

Le château se ferme et devient prison,
La belle aux créneaux chante sa chanson
Et le prisonnier gémit dans l'in pace.
Retrouveras-tu le chemin, la plaine,
La source et l'asile au cœur des forêts,
Le détour du fleuve où l'aube apparaît,
L'étoile du soir et la lune pleine ?
Un serpent dardé vers l'homme s'élance,
L'enlace, l'étreint entre ses anneaux,
La belle soupire au bord des créneaux,
Le soleil couchant brille sur les lances,
L'âge sans retour vers l'homme jaillit,
L'enlace, l'étreint entre ses années.
Amours ! Ô saisons ! Ô belles fanées !
Serpents lovés à l'ombre des taillis.

1942

SAISONS

Le jour est à sa place et coule à fond de temps,
À moins que l'être monte à travers des espaces
Superposés dans la mémoire et délestant
La cervelle et le cœur de souvenirs tenaces.

Étés, puissants étés, votre nom même passe,
Être et avoir été, passe-temps et printemps,
Il passe, il est passé comme une eau jamais lasse,
Sans cicatrices, sans témoins et sans étangs.

Saisons, vous chérissez du moins le grain de blé
Qui doit germer aux jours de dégel et la clé
Pour ouvrir aux départs les portes charretières.

Les astres dans le ciel par vous sont rassemblés,
L'an va bientôt finir et des pas accablés
Traînent sur les chemins ramenant aux frontières.

1942

DEMAIN

Âgé de cent mille ans, j'aurais encor la force
De t'attendre, ô demain pressenti par l'espoir.
Le temps, vieillard souffrant de multiples entorses,
Peut gémir : Le matin est neuf, neuf est le soir.

Mais depuis trop de mois nous vivons à la veille,
Nous vrillons, nous gardons la lumière et le feu,
Nous parlons à voix basse et nous tendons l'oreille
À maint bruit vite éteint et perdu comme au jeu.

Or, du fond de la nuit, nous témoignons encore
De la splendeur du jour et de tous ses présents.
Si nous ne dormons pas c’est pour guetter l’aurore
Qui prouvera qu’enfin nous vivons au présent.

1942

État de veille,
recueil de poèmes
de Robert Desnos (1900-1945),
a fait l’objet d’une édition illustrée de 16 gravures
par Gaston-Louis Roux
publié par les éditions [Robert Godet],
à Paris, en 1943.
Cette publication constitue
l’édition originale de l’œuvre.

ISBN : 978-2-89854-664-8
© Vertiges éditeur, 2025
– 2 665e lecturiel –

Dépôt légal – BAnQ : deuxième trimestre 2025

Lecturiels
www.lecturiels.org